

Centre régional du Livre de Franche-Comté
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon
Tél : 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr
Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTE RÉGIONAL
DU LIVRe

FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Laurence Tardieu



L'auteur :

Née à Marseille en 1972, Laurence Tardieu suit des études de commerce, puis devient consultante dans un cabinet de conseil.

En 1998, elle découvre le théâtre et obtient le diplôme du Conservatoire d'Art Dramatique du IX^e arrondissement de Paris en 2000. Devenue comédienne, elle publie en 2000 son premier roman, *Comme un père* (Arléa).

Auteur de nombreux romans, elle a obtenu le prix Alain-Fournier pour *Puisque rien ne dure* (Stock, 2006). Dans ses romans, Laurence Tardieu traite des variations sur l'amour filial, maternel ou conjugal à l'épreuve d'un drame, d'un deuil, d'une disparition...

Bibliographie :

- ◆ *Une vie à soi*, Éditions Flammarion, 2014.
- ◆ *L'Écriture et la vie*, Éditions Les Busclats, 2014.
- ◆ *La Confusion des peines*, Éditions Stock, 2011 (rééd. Le Livre de Poche, 2013).
- ◆ *À l'abandon*, Éditions Naïve, 2009.
- ◆ *Un Temps fou*, Éditions Stock, 2009 (rééd. Le Livre de Poche, 2010).
- ◆ *Rêve d'amour*, Éditions Stock, 2008 (rééd. Le Livre de Poche, 2009).
- ◆ *Puisque rien ne dure*, Éditions Stock, 2006 (rééd. Le Livre de Poche, 2008).
- ◆ *Le Jugement de Léa*, Éditions Arléa, 2004 (rééd. Points, 2007).
- ◆ *Comme un père*, Éditions Arléa, 2002 (rééd. Points, 2008).

Présentation sélective des livres :

- ◆ *Une vie à soi*, Éditions Flammarion, 2014.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

À quoi cela a-t-il tenu ? À la solitude d'un jour d'automne, à la tristesse tenace de ces derniers mois, au souvenir inattendu du Jeu de paume où elle se rendait parfois enfant ? Peu de choses, en somme, qui conduisent Laurence T. à pousser la porte de l'exposition consacrée à la photographe Diane Arbus. Le choc, d'abord esthétique, devient peu à peu existentiel. La narratrice va revisiter son histoire personnelle et familiale à la lumière de celle de Diane Arbus, jumelle soudain découverte. Leurs histoires se répondent : l'enfance est privilégiée mais recluse, le désir de venir enfin au monde se confond avec celui de créer, les hommes et les enfants sont toujours là, essentiels. En partant à la recherche de Diane Arbus, Laurence T. va se reconnaître elle-même dans le miroir. Ce livre entrelace souvenirs, évocations, scènes d'hier et d'aujourd'hui, rêves et fragments biographiques pour devenir le roman d'une rencontre et d'une quête, celle d'une vie enfin retrouvée.

Laurence Tardieu a reçu le Prix Louis Guigon en 2014 pour cet ouvrage.

Presse :

Article paru sur le blog de l'écrivain Stéphanie Hochet, août 2014

Le cauchemar pour l'écrivain est d'être sans suc pour écrire et de penser que cette sécheresse durera toujours. Il y a quelques années, l'écrivain Laurence Tardieu était atteinte de ce mal et croyait qu'il en serait toujours ainsi quand le hasard, la curiosité ou peut-être un mystérieux sixième sens l'ont amenée à la galerie du Jeu de Paume où l'on exposait les œuvres de la photographe américaine Diane Arbus. Et quelque chose se passa.

Sans doute, Laurence Tardieu avait-elle besoin d'une rencontre forte qui lui permette de sortir de son impuissance d'écrivain, sans doute a-t-elle vu une sœur en Diane Arbus qui, certes, est née à une autre époque qu'elle mais vient d'un milieu social comparable à celui de Laurence : la confortable bourgeoisie new-yorkaise, parisienne, milieux clos, peut-être protecteurs mais où Diane et Laurence ont connu la sensation d'irréalité, sensation terriblement molle qui convainc celui qui en souffre qu'il ne vit rien, que rien n'est réel. Aidée par les photographies de Diane Arbus qui va chercher l'émotion au-delà de la frontière de la normalité - elle photographie des géants, des travestis, des handicapés mentaux - Laurence Tardieu peut de nouveau retrouver l'énergie de dire et d'écrire ce qui est important pour elle. Retrouver les sensations de vivre. Les souvenirs, ravivés par les confessions de la photographe américaine, reviennent à l'écrivain français. Souvenirs d'enfance, de la ouate familiale, des événements qui lui font comprendre qu'une classe sociale (à laquelle elle appartient) domine l'autre et l'ignore - allusion aux enfants de sa concierge scolarisés dans le même établissement catholique qu'elle, enfants à qui aucun élève n'adresse la parole...

Souvenirs précis des premiers moments où elle a senti qu'elle entrait dans la vie, notamment avec un jeune homme en compagnie de qui elle découvre la sensualité. Toujours aidée par Diane, comme si la photographe lui tenait la main et l'accompagnait dans sa démarche, Laurence Tardieu renoue avec l'écriture, revient sur ses années de publication, en particulier celle d'un livre sur son père que celui-ci n'aura pas du tout apprécié. Écrire, c'est vivre dit-elle et vivre c'est prendre des risques. Une logique qui pourrait rappeler celle de Nathalie Sarraute. S.H.

Article paru sur le site « culturebox.francetvinfo.fr » le 25 août 2014, par Anne Brigaudeau.

Une vie à soi, de Laurence Tardieu : l'effet boomerang d'une expo de Diane Arbus

Une exposition de photos de Diane Arbus crée un choc chez Laurence Tardieu. Issue, comme la photographe, d'un milieu aisé, elle a, comme l'artiste américaine, tout sacrifié à sa vocation. Réflexion artistique et fragments autobiographiques s'entrelacent dans ce beau récit mélancolique, qui plaira aux fidèles de la romancière.

Dans le jardin des Tuileries où elle se rendait enfant, la narratrice découvre au musée du Jeu de Paume une exposition consacrée à la photographe Diane Arbus.

Vue à l'aube de la quarantaine, « quand tout s'effritait en elle », cette expo est un choc pour l'écrivain, qui se découvre d'étranges similitudes avec l'artiste américaine : une enfance dorée, un divorce à 36 ans avec le père de ses deux filles, l'intransigeance sur sa vocation.

Lui revient à la mémoire cette enfance de petite fille riche ayant appartenu, comme la photographe, « au cercle très fermé des privilégiés ». « La fortune familiale m'a toujours paru

humiliante », racontait Diane Arbus [...]. Ce mot « honte », analyse la romancière, fait exploser « les parois de verre entre lesquelles était enfermée mon enfance ».

Il lui rend le souvenir vivace du bel appartement de sa jeunesse, avenue d'Eylau, dans ce XVI^e arrondissement où sa mère, avant de mourir d'une tumeur du cerveau, fut ostracisée par ses anciennes amies. Bannie parce que son mari, un des dirigeants de l'ex-*Compagnie générale des eaux*, fut condamné à la prison pour une affaire de corruption (il a été accusé, rapporte *Le Nouvel Observateur*, d'avoir versé un pot-de-vin à la mairie socialiste de Saint-Denis de La Réunion pour obtenir le marché de l'eau).

La romancière se remémore encore l'école privée catholique où les « filles de concierge » devaient faire face aux moqueries, au mépris, au dédain des autres. Et se rappelle sa lâcheté : avoir laissé faire malgré « une sensation visqueuse dans le ventre ».

« N'aie pas peur. Un écrivain a tous les droits. »

Faut-il voir dans ce recul, cette culpabilité enfin nommée, la naissance d'une vocation ? Comme Diane Arbus, Laurence Tardieu affirme avoir tout sacrifié à son art. L'écrivain a refusé, après ses études dans une école de commerce, une carrière bien payée pour se lancer dans l'écriture. À 22 ans, concours passé et diplôme obtenu, elle annonce à son père vouloir écrire. Et rien d'autre. Et le père, haut cadre dirigeant, à sa surprise, accepte : « Tu veux vraiment écrire ? Alors, fais-le maintenant, autrement, tu le regretteras toute ta vie. » « Vingt ans après, j'entends encore les mots d'amour de mon père. »

Dans la petite chambre où elle vit, elle va tenter « d'aller à la recherche de sa propre voix » pour « l'extraire » hors d'elle et la « porter au dehors » : « en faire un livre. »

Quand elle doute, son ancien éditeur, Jean-Marc Roberts [décédé en 2013] lui donne la recette, très simple, pour finir un livre. « Tu continues page après page et tu le finis, d'accord ? C'est pas plus compliqué que ça : page après page ». Le même lui avait confié : « N'aie pas peur. Un écrivain a tous les droits ». Quitte à fâcher sa famille, elle va donc revenir, dans un de ses romans, sur la mort de sa mère et la peine de prison "infamante" de ce père adoré.

Quel est le sens de ce livre-ci ? Un point d'étape, de milieu de vie. Un portrait de soi dans le miroir de Diane Arbus. Une introspection bercée par l'irremplaçable musique de Laurence Tardieu, cette façon de dire des choses très fortes, avec des mots très doux. Persuasive sans fracas. Question d'éducation. Et de style.

◆ *L'Écriture et la vie*, Éditions Les Busclats, 2014.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« Depuis vingt et un mois, les mots que j'écris sont comme des coquilles vides. Ils sonnent faux. Ils sont vains.

Depuis vingt et un mois, j'ai perdu le chemin. Je voudrais, par l'écriture de ce journal, retrouver un chemin. Un chemin où les mots auraient du sens. Ce journal sera mon journal de quête. C'est ce que j'ai proposé à mes éditrices, un pari : que ce livre soit une plongée dans ma nuit pour, peut-être, dans l'écriture, par l'écriture, retrouver une lumière. Pouvoir écrire à nouveau. C'est sans doute un projet périlleux, effrayant, mais je n'ai pas d'autre désir. Seulement celui-ci, immense. »



Ainsi Laurence Tardieu a-t-elle marché vers cette lumière perdue des mots après l'écriture de son dernier roman : *La Confusion des peines*.

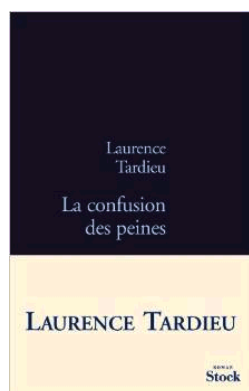
Presse :

Article paru dans *Télérama* le 15 février 2015, par Christine Ferniot.

Elle ne voulait plus tricher. Certes, son écriture était propre, « *enveloppante* », mais elle manquait de chair et de réalité. Ses mots n'étaient que des coquilles vides. Alors, Laurence Tardieu s'est tue. Jusqu'au présent *L'Écriture et la vie*, journal d'une quête.

En 2010, la romancière achève *La Confusion des peines*, un récit autobiographique sur la mort de sa mère et une lettre à son père, condamné à la prison pour corruption. Ce texte et sa publication, un an plus tard, ressemblent pour elle à une libération. Mais cela s'accompagne d'une peur de ne plus retrouver la nécessité d'écrire, sentiment qui est aujourd'hui au cœur de ce livre d'affrontement et de révélation. Laurence Tardieu trouve en Annie Ernaux et en Charles Juliet, qui l'une et l'autre tiennent un journal et ont connu le doute, une forme de nourriture intellectuelle et esthétique, qui l'aide à comprendre qu'elle doit « *rendre compte du réel, de son épaisseur, de sa complexité* ». La forme du journal s'impose à elle. Et son éditeur régulier, Jean-Marc Roberts, peu avant de mourir, lui rédige une belle préface et trouve un titre – en référence à Jorge Semprun. Dans ce texte frontal, Laurence Tardieu ne distord pas ses phrases pour justifier le désert qu'elle traverse. Tout ce qu'elle exprime respire la douleur, l'impression de se cogner, d'approcher la folie ou la honte, avant d'apercevoir le bout du tunnel. Le lecteur est avec elle, et comprend ce qu'est la création, dans sa modestie comme dans son orgueil infini.

◆ *La Confusion des peines*, Éditions Stock, 2011.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

« J'ai toujours su qu'un jour, ce livre, je l'écrirais. Il m'a fallu du temps. Il m'a fallu écrire d'abord d'autres livres, plus doux, plus feutrés, inventer des histoires, sans doute tentatives d'approche de celui-ci. Un jour d'août 2009, parce qu'il ne pouvait plus en être autrement, j'ai su que j'allais enfin affronter ce autour de quoi j'avais toujours tourné.

On écrit de très loin. De ce qui ne peut se dire. Vient un moment où écrire, c'est aller chercher tout ça, qui se tenait enfoui, secret, pour le libérer enfin, afin de pouvoir continuer à vivre.

La Confusion des peines, c'est le livre d'une fille pour son père. La fille, la narratrice, prend appui sur le silence qui depuis dix ans a entouré la condamnation de son père et, dans le même temps, la mort de sa mère, pour tenter de retracer un cheminement : qui est cet homme, qu'enfant elle a aimé d'un amour fou, qui lui apparaissait tellement au dessus des autres, qui un jour s'est brutalement retrouvé condamné pour corruption, et qu'aujourd'hui elle ne sait plus rejoindre ? Comment comprendre, accepter, qu'un homme n'est pas un, mais multiple, secret, contradictoire, faillible – humain ? Et, ce cheminement étant fait, comment sortir du silence qui la lie depuis toujours à ce père, si proche et si lointain, pour s'arracher à lui et exister enfin ?

N'être plus la fille, devenir une femme ? *La confusion des peines*, c'est cette expérience : celle, miraculeuse, que permet l'écriture : passer d'une rive à une autre – naître, enfin. » Laurence Tardieu

En 2012, ce livre a reçu prix Printemps du Roman de la Foire du Livre de Saint Louis.

Presse :

Article publié dans *Le Nouvel Observateur* le 22 septembre 2011, par Jérôme Garcin.

Il fut condamné pour corruption et s'enferma dans le silence. Sa fille lui adresse ce livre dont il ne voulait pas.

« *Lorsque mon père est tombé, ma mère s'est éteinte.* » En janvier 2000, Laurence Tardieu a 28 ans. Alors qu'on fête le nouveau millénaire, la jeune femme entre en enfer. Sa mère apprend qu'elle est atteinte d'une tumeur au cerveau, dont elle succombera dix mois plus tard. Au même moment, son père, condamné à vingt-quatre mois de prison, dont six ferme, doit exécuter sa peine. L'une est assaillie par les cellules cancéreuses et l'autre, incarcéré dans une cellule. Leur fille a le sentiment d'être soudain l'emmurée vivante d'une tragédie grecque.

Avant de mourir, la mère avait supplié Laurence d'écrire un livre afin de « *rétablir la vérité* » et de réhabiliter son père. Lequel, au contraire, a ordonné à sa fille de n'en rien faire et d'attendre qu'il soit mort pour replonger dans cette sale histoire de financement occulte. Or Jean-Pierre Tardieu vit toujours, il a 70 ans, et Laurence ne lui a pas obéi. Elle a eu le courage d'écrire *La Confusion des peines*, qui est à la fois un chant d'amour et un cri de révolte.

Rappel des faits. Polytechnicien, ingénieur des Ponts et Chaussées, membre du Mouvement chrétien des Cadres et des Dirigeants, Jean-Pierre Tardieu, alors codirigeant de la Compagnie générale des Eaux, est accusé, en 1996, d'avoir versé 4 millions de francs de pots-de-vin à la mairie socialiste de Saint-Denis de La Réunion pour en obtenir le marché de l'eau. Lui qui se flattait d'avoir fait une carrière exemplaire était marié depuis trente ans avec une femme dont il avait trois enfants, jouissait d'une réputation d'intégrité et de générosité, habitait un vaste appartement du 16^e arrondissement de Paris, avait la passion de la musique et de la littérature, devint un pestiféré dont ses meilleurs amis se détournèrent (...).

Il aura fallu à Laurence Tardieu des années de souffrance inexprimée, et la publication de cinq romans, pour oser briser la chape de plomb et de silence sous laquelle son père a enfoui sa condamnation, et pour tenter de répondre, dans ce livre inflammable, à une terrible question : comment, malgré le mot infâmant de « *corruption* » qui lui est attaché et malgré la honte dont elle a hérité, exprimer aujourd'hui sa passion pour un homme qui, s'il a mérité sa peine, n'a jamais démerité aux yeux de sa fille.

Avec un calme et une douceur étonnants, qui tranchent avec la violence du propos, Laurence Tardieu ressort le dossier du procès, met son père face à sa responsabilité comme pour mieux l'obliger à tomber le masque et l'enjoindre - lui qui a si peur des mots et des gestes essentiels - de la serrer dans ses bras. En somme, elle le condamne à la peine capitale : répondre enfin à son amour fou.

◆ *À l'abandon*, Éditions Naïve, 2009.

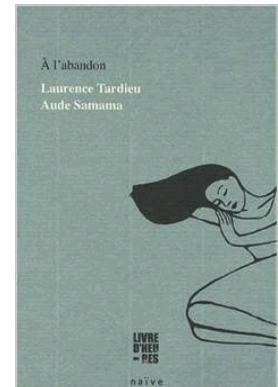
Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Une femme est allongée dans l'herbe, seule. En elle jaillit un flot de sensations et de souvenirs intenses, aussi intenses que leurs contours sont vagues. Un visage, une voix... Des bribes de l'enfance... Une odeur d'herbe, une soif brûlante et une envie de pleurer, qui n'est ni joie ni tristesse. Le temps, le lieu, tous les repères se brouillent pour laisser place au surgissement imprévisible des émotions, des images oubliées...

C'est un moment d'intimité aiguë, un moment de grâce, une rêverie-somnolence à la lisière du conscient, où se superposent et parfois s'opposent les leurres de la mémoire et les bruits environnants, où le foisonnement intérieur se mêle au décor d'une journée d'été.

C'est un moment d'abandon, une plongée silencieuse, dont Laurence Tardieu réussit à saisir toute l'intensité subtile et contrastée.

Les dessins de Aude Samama accompagnent cette plongée dans la rêverie, du moment d'abandon au retour au réel. La douceur du trait et des couleurs se marie avec harmonie au texte de Laurence Tardieu.



◆ *Un Temps fou*, Éditions Stock, 2009.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Au début, c'est le souvenir d'une nuit, une nuit courte et interminable entre un homme et une femme, Vincent et Maud qui se rencontrent pour la première fois, qui devraient tout quitter l'un pour l'autre, s'enfuir ensemble, ne jamais revenir.

Mais ça ne s'est pas passé comme ça, au petit matin Vincent s'éloigne. Il leur faudra plusieurs années pour se retrouver. Cette fois, c'est lui qui l'appelle, Maud a beau être mariée, mère d'une petite fille, on dirait qu'elle l'attend toujours : comme il l'a réveillée, elle ne s'est jamais endormie, ni son amour ni son désir qu'elle espère réciproques.

Ils se revoient pour un travail en commun. Il est cinéaste, elle est romancière, est-ce un prétexte, une façon pour lui de se rapprocher d'elle... On ne va tout de même pas tout vous raconter.

Le temps passera encore, un temps fou : cinq, huit, dix ans peut-être pour une dernière chance entre eux, au moins une autre nuit qui serait la dernière comme la première.

◆ *Rêve d'amour*, Éditions Stock, 2008.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Elle s'appelle Alice Grangé. Elle a trente ans. Elle n'a presque pas connu sa mère qui a disparu quand elle avait cinq ans. Elle en a conservé peu de souvenirs et toute sa vie elle aura cherché cette mère, Blandine, qui lui a tant manqué.

Avant de mourir, son père lui apprend que Blandine a aimé un autre homme. Alors Alice enquête et le retrouve presque trop rapidement. Elle a tant de questions à lui poser. Comment était-elle ? Quelle était la couleur de ses yeux lorsqu'elle le regardait ? Était-elle heureuse ou malheureuse ? Sensuelle ? Fragile ? Comment s'habillait-elle ? Lui ressemble-t-elle ?

Chez cet homme, Alice découvre ce qu'elle n'imaginait pas trouver : deux tableaux que sa mère avait peints. Un portrait des amants, où apparaît une femme qui lui ressemble, et un paysage de mer. Alice cessera-t-elle enfin de rêver l'amour pour le vivre ?



◆ *Puisque rien ne dure*, Éditions Stock, 2006.

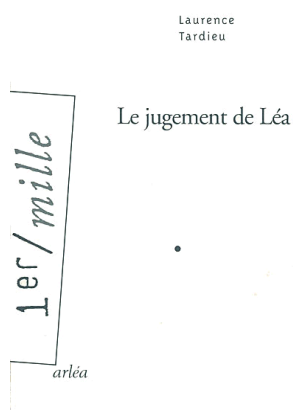
Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Vincent roule à vive allure sur l'autoroute. Il va à la rencontre de celle qu'il a aimée, Geneviève, qui se meurt. Sur la route, Vincent repense au passé. À ce qui, quinze ans auparavant, a détruit leur couple. À ce qui les unit au-delà de la mort. Il repense à Clara, leur enfant disparu, à son corps jamais retrouvé, à la douleur jamais éteinte qui a consumé leur amour. Face au drame, Geneviève a choisi la solitude, consignait sa souffrance dans des carnets, comme si l'écriture la maintenait en vie, tandis que Vincent a tenté d'oublier. De prendre la fuite. Mais tous deux partagent pour la vie un malheur inhumain. Lorsque Vincent rejoint Geneviève, c'est une femme rongée de peine et de tristesse, mais aussi une femme qui s'apaise et veut affronter le passé. Dans les derniers gestes, dans les ultimes paroles qui accompagnent la mort, Geneviève et Vincent se retrouvent, et Clara, leur petite fille, revit, au fil des souvenirs. Le temps est venu pour Vincent de se réconcilier avec la vie. Dans un souffle brûlant et avec une bouleversante retenue, *Puisque rien ne dure* dit la douleur de perdre un enfant. En laissant la parole au père et à la mère, Laurence Tardieu fait entendre la souffrance qui emmure, incompréhensible pour les autres, l'irréparable cassure du couple, la façon dont chacun supporte le malheur. Dans ce texte poignant, la vie et la mort sont indissociables, comme l'ombre et la lumière.



Pour ce livre, Laurence Tardieu a reçu le prix « Le Price-Maurice » du roman d'amour et le prix Alain-Fournier en 2007.

◆ ***Le Jugement de Léa***, Éditions Arléa, 2004.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Léa attend, dans une petite pièce du palais de justice, que les jurés rendent leur verdict. C'est une femme brisée, qui a commis ce qu'il y a de pire pour une mère. Au bout de quelle solitude, de quelle folie a-t-elle soustrait Théo, son tout petit, son fils de quatre ans à la vie qui l'attendait ? Comment peut-elle encore vivre, sinon respirer après cela ? Depuis cet acte irrémédiable, elle s'est murée dans un silence terrible, assistant sans comprendre à ce qui décidera pour elle de ses vingt prochaines années. Elle n'est plus là, fermée à la douleur, fermée à tout. Mais il suffit qu'un gardien, chargé de veiller sur elle pendant ces quelques heures, la regarde et lui parle enfin, pour que quelque chose cède en elle, que sa propre enfance revienne,

lumineuse parfois, que les larmes puissent enfin couler et qu'elle raconte, du fond de sa détresse et de sa stupeur, le chemin qui l'a menée à l'impensable. Dialogue de douleur, essentiel, qui, sans approcher du pardon, lui permettra peut-être d'entamer le chemin de la rédemption.

Texte bouleversant, jamais complaisant, *Le Jugement de Léa*, est un splendide témoignage sur l'énigme de la maternité.

Ce livre a reçu le prix du Roman des Libraires Leclerc en 2004.

◆ ***Comme un père***, Éditions Arléa, 2002

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Louise, vingt-cinq ans, perd sa mère et retrouve son père. Emprisonné depuis vingt ans, celui-ci demande l'hospitalité à sa fille avant de commencer une nouvelle vie. Pendant cinq jours, père et fille vont tenter de vivre ensemble, et Louise découvre cette partie d'elle-même qu'elle a toujours niée. Ce brusque retour du passé est le prix à payer pour aller de l'avant.



Revue de presse :

Le 5 février 2013, un entretien avec Laurence Tardieu a été publié sur le blog « insatiablecharlotte.wordpress.com ».

L'insatiable Charlotte : L'écriture : c'est inné ou acquis ? C'est 90% sueur et 10% de talent ou l'inverse ?

Laurence Tardieu : Ce qui est in-né, c'est-à-dire : in, dans, dans la chair, c'est la nécessité. Je ne peux pas vivre sans l'écriture. Je n'ai jamais pu vivre sans l'écriture. Depuis l'enfance. À partir de ce sentiment de nécessité, s'élabore l'œuvre, de livre en livre. L'élaboration, c'est le travail : c'est, depuis mon premier livre, le travail de la langue, c'est-à-dire du son, du rythme, le travail de composition, comme un plasticien travaille sa matière. Car je crois profondément que le sens, en littérature, n'est rendu visible que par la forme. De livre en livre, le travail de la langue me permet, chaque fois, d'explorer davantage ce que je cherche et, ce faisant, de me sentir plus libre.

L'insatiable Charlotte : Combien d'heures par jour pour l'écriture ? (avant votre premier roman et maintenant ?)

L.T. : Lorsque je suis en écriture, je me cale sur le rythme scolaire de mes filles, et essaie de travailler au moins quatre matinées par semaine, dès 8h30, heure de retour de l'école après avoir déposé ma deuxième fille (je travaille très bien le matin : le cerveau est clair, je suis très concentrée, obstinée, je me fraie un chemin dans les ténèbres). Lorsque je peux, je retravaille un peu l'après-midi, souvent je reprends des choses, je corrige, je coupe, je retravaille le rythme. Parfois, selon les phases d'écriture, je travaille le soir, lorsque mes filles sont couchées et que tout est calme dans la maison : c'est un moment où mon cerveau est très libre, certaines choses me viennent dans l'écriture, qui ne seraient pas venues à un autre moment de ma journée, je travaille de manière plus intuitive, je m'abandonne davantage.

L'insatiable Charlotte : Votre premier roman, c'était quand, quoi, où, comment ?

L.T. : Mon vrai premier roman, c'était en 1997, après avoir obtenu mon diplôme... d'école de commerce. Comme quoi, aucune ligne droite ne mène à l'écriture ! J'avais osé avouer pour la première fois à mes parents mon désir d'écrire. Mon père m'avait répondu : « Prends-toi six mois pour écrire, après, tu gagnes ta vie. » J'ai respecté la consigne, j'ai écrit un premier livre, dans un bonheur total : pour la première fois de ma vie, je confrontais mon désir d'écriture à la réalité. La joie que j'en ai éprouvée a été bien au-delà de ce que je pouvais imaginer. Ce texte était une sorte de quête initiatique.

Mon premier roman « officiel », c'est *Comme un père*, écrit en 2000 en six petits mois (je n'écirai plus jamais, par la suite, de roman en un temps aussi bref), publié en 2002 chez Arléa. C'est un roman écrit avec un sentiment d'évidence et aussi de douloureuse nécessité, l'année où mon père est incarcéré et où ma mère se meurt d'un cancer. Ce livre raconte la tentative de rencontre entre un père et sa fille, deux étrangers l'un pour l'autre, le père sort de vingt ans de prison et demande à sa fille de l'héberger quelques jours. C'est mon troisième roman, puisque depuis mon « vrai premier roman » j'ai écrit un deuxième roman, non publié lui aussi. Lorsque j'écris *Comme un père*, j'écris en sachant que mes deux premiers livres ont été refusés par tous les éditeurs... Heureusement, heureusement, il y a ces deux lettres

d'encouragement : une de Maurice Nadeau, l'autre de POL. Je ne suis pas seule à y croire. Je ne dois pas être complètement folle...

L'insatiable Charlotte : Quand peut-on être satisfait de son manuscrit ? Peut-on l'être vraiment ?

L.T. : Je ne crois pas qu'il s'agisse d'un sentiment de satisfaction. Mais, davantage, du sentiment d'être parvenue au bout du désir d'un livre. Puisque écrire c'est, d'une certaine manière, chercher, explorer. Pour ma part, heureusement que j'éprouve, à un moment donné, le sentiment d'être parvenue « au bout du désir » : autrement, je crois qu'on pourrait ne jamais en avoir fini avec un livre.

L'insatiable Charlotte : Combien de refus pour arriver au St Graal ? Combien de textes proposés avant ce premier roman enfin publié ?

L.T. : Comme je l'explique un peu plus haut : deux.

Deux c'est à la fois très peu, et immense. Très long. Un désert. Il faut tenir. C'est le désir et le sentiment de nécessité, chevillé au corps, au ventre, qui font tenir.

L'insatiable Charlotte : Comment se déroule votre travail d'écriture ? Un premier jet en combien de temps ? Une lecture acharnée ? Des lecteurs ? Un projet que vous laissez grandir en vous avant de le coucher sur le papier ?

L.T. : Je crois beaucoup au travail, à l'obstination, à la discipline, pour l'écriture d'un roman : si on n'écrivait que durant les moments de grâce, il serait difficile de passer les cinquante premières pages. Il faut chercher, chercher, chercher. Et c'est l'écriture, et seulement l'écriture, qui me permet de chercher, d'explorer : ce que j'écris n'est rendu possible que par l'écriture. Pas par la pensée, ni l'imagination, ni la volonté. L'écriture.

Bref, ceci étant posé, je me cale, comme je l'ai expliqué, sur le rythme scolaire de mes enfants. Et, en général, il me faut une année au moins pour un premier jet. Cette lenteur relative s'explique par le fait que je ne sais jamais, lorsque je commence un livre, ce que je vais écrire. Je n'ai rien : ni le sujet, ni les personnages, encore moins la construction, la composition du livre. J'avance, phrase par phrase, et c'est l'écriture, son mouvement, qui permet l'écriture. C'est bien là la force et le mystère de l'écriture, de la création : l'écriture nous emporte là où on n'avait jamais imaginé aller.

Je lis beaucoup, et les livres que j'aime me nourrissent, me donnant encore plus envie d'écrire. Je crois que les écrivains s'inscrivent dans une histoire, une histoire de la littérature, de l'évolution de la littérature par rapport au réel, et nous ne pouvons pas écrire sans lire. Il me semble indispensable de lire les autres auteurs.

En revanche, je ne cherche pas à lire des textes qui recoupent mon sujet, j'évite, plutôt.

Mon premier lecteur est mon éditeur Jean-Marc Roberts, depuis 2006 : il lit toujours les trente premières pages. C'est très important pour moi : savoir qu'un autre que moi, en qui j'ai une totale confiance, sait de quel monstre je suis en train d'accoucher... Ensuite, je ne lui parle plus, en général, du texte, avant de le lui remettre, lorsque je l'ai fini.

L'insatiable Charlotte : Quel est le plus difficile dans l'écriture d'un premier roman ? Comment surmonter les doutes et les angoisses sans tout arrêter et sans se demander à quoi finalement tout cela sert-il ?

L.T. : L'écriture de mon premier roman a été une joie de bout en bout : j'ai eu l'impression de débarquer sur une nouvelle planète dont je ne connaissais rien, et dont je découvrais chaque jour un peu plus, ou un peu mieux, le fonctionnement : comment aller chercher sa propre voix, comment ne pas fabriquer, comment faire en sorte que les personnages soient de chair et de sang et non des clichés, comment parvenir à une unité de ton, quelle structure adopter... C'était sans doute difficile, mais j'ai éprouvé un tel sentiment de bonheur, que le plaisir, le désir, ont été plus forts que la peur, les doutes. Quinze ans après, aujourd'hui, je peux dire que, pour moi en tous les cas, ce n'est pas au début que cela a été le plus difficile : mais au fur et à mesure des livres, lorsque la peur a grandi, les doutes aussi, car l'exigence est devenue plus grande, la soif aussi. Au début, on est dans ma découverte, et dans l'émerveillement de cette découverte. On ne sait rien, on apprend, on trace un chemin dans une neige qui nous paraît vierge.

L'insatiable Charlotte : Faites nous rêver... Quelle sensation éprouve t-on lorsqu'on a son premier roman publié entre les mains ?

L.T. : Je me souviendrai toute ma vie, évidemment, de ce coup de fil, en 2001, lorsque Anne Bourguignon, éditrice chez Arléa, m'a appelée pour me dire qu'elle aimait mon texte. Il m'a semblé avoir enfin franchi un mur qui, durant plus de cinq ans, m'avait paru infranchissable. Cela a été une des plus fortes émotions de ma vie. Ma fille aînée avait trois mois, elle était assise sur mon lit et jouait tranquillement, et lorsque j'ai raccroché j'ai entrepris autour d'elle une sorte de danse effrénée.

L'insatiable Charlotte : Si vous deviez juger votre premier roman aujourd'hui, vous en diriez quoi ?

L.T. : Je vais me référer à mon premier roman publié pour répondre à votre question, soit *Comme un père* : je crois que ce texte contient déjà plusieurs des thèmes autour desquels je n'ai cessé de tourner ensuite de livre en livre (relation père-fille, qu'est-ce qu'aimer, qu'est-ce que l'amour, difficulté à communiquer, à atteindre l'autre, solitude, poids des non-dits), mais je n'avais, à l'époque, pas la liberté que j'ai ensuite acquise, de livre en livre, et que je m'efforce de continuer à trouver un peu mieux à chaque nouveau texte. Aussi, ce livre est-il, à mes yeux, fort, violent, mais il manque un peu de désordre... Je dirais qu'il est presque trop propre. C'est une première pierre.

L'insatiable Charlotte : Être écrivain, c'est...

L.T. : ... se donner à l'écriture.

L'insatiable Charlotte : Si vous aviez un conseil à donner à ces petits auteurs en herbe qui rêvent un jour d'être à votre place, ce serait...

L.T. : Écrire, écrire, écrire. Ne pas céder au découragement, quand bien même le chemin qui mène à la publication est long. Cette lenteur est normale. On ne peut pas savoir écrire tout de suite. Il faut du temps. Si le désir, le sentiment de nécessité demeurent, alors, un jour, le mur, l'immense mur, sera franchi.